

**L'édition du littéraire en Algérie :
d'un monopole d'état à une diversification éditoriale.
Et la littérature?**

Christiane Chaulet Achour

11 juin 2021

Journée d'étude

L'Édition africaine et la fabrique de la littérature

(Direction scientifique : Jean-Michel Devésa)

en partenariat

avec l'ALCA, l'Institut des Afriques, le Laboratoire *Les Afriques dans le monde*, Migrations culturelles aquitaine afriques (MC2a), La Région La Nouvelle Aquitaine et l'Université de Limoges

Le titre de cette communication est plus une promesse qu'une réalisation. Car le champ est vaste et il aurait fallu, pour le circonscrire, travailler en équipe – j'ai fait appel à des informateurs¹ mais cela ne remplace pas une enquête en bonne et due forme –, pouvoir interroger tous les acteurs, établir des statistiques à partir des catalogues et embrasser le domaine éditorial dans les trois langues.

Première restriction donc, je ne travaillerai que sur l'édition en langue française. Deuxième restriction : je m'appuierai autant sur mon expérience personnelle² que sur les informations que j'ai pu rassembler. Troisième précision, cette fois : pour réfléchir à « la fabrique de la littérature », je prendrai le terme en trois dimensions : les œuvres littéraires dans les différents genres, la critique littéraire (universitaire ou grand public) et tous les textes qui réfèrent à Histoire et témoignage (mémoires, autobiographies, autofictions).

Il est nécessaire d'avoir à l'esprit que les facteurs linguistiques et géographiques sont très diversifiés selon les lieux où l'on se trouve en Algérie ; on doit aussi tenir compte du fait que des réalisations éditoriales se font hors de l'espace national. On note une accentuation d'un recentrement de l'édition au pays depuis le début du XXI^e siècle. Deux freins n'en ont pas permis le plein épanouissement : les années noires (les dix dernières années du XX^e siècle) et la pandémie du Covid 19 qui a bloqué les rouages qui se mettaient en place ou qui étaient déjà opérationnels. Ce que l'on peut dire aujourd'hui est gauchi par cet état des lieux.

Aborder le diptyque édition/littérature, c'est en amont, tenir compte des personnes qui ont le désir de créer et des conditions qu'elles ont pour réaliser leur projet (formation, lieux de culture, bibliothèques, manifestations culturelles) ; et en aval, s'intéresser à la diffusion des livres, leur accessibilité et les soutiens médiatiques et pédagogiques existants. Lorsqu'on met en relation édition et littérature en Algérie, la première question qu'on se pose est le lieu où les écrivains publient. Ce qui semble simple en apparence peut déclencher inmanquablement

¹ Mes remerciements à Selma Hellal, Hajar Bali, Rachid Khettab, Faïka Medjahed, Marie-France Grangaud, Lalia Kerfa et toutes les informations trouvées sur les sites des éditeurs et dans des articles de presse. Mes remerciements aussi aux éditeurs algériens qui m'ont éditée et continuent de le faire.

² Expérience personnelle : édition de plus de 30 ouvrages de 1978 à 2021. Depuis *Entre le roman rose et le roman exotique*, La Chrysalide de Aïcha Lemsine, Alger, Entreprise Nationale de Presse, 1978, 78 p. au dernier à paraître en juillet : *Mémoires d'ici et d'ailleurs - Chroniques littéraires*, préface de Afifa Bererhi, illustration de couverture Victor Permal, Boumerdès, éditions Frantz Fanon, 2021.

un débat houleux entre éditer en Algérie et à l'étranger³. Le reproche fait aux premiers est d'accepter une certaine médiocrité et aux seconds de se soumettre, peu ou prou, aux attentes d'un public qui n'est pas algérien.

Le parcours que je vais dessiner nuancera les termes de ce dilemme pour mettre en valeur plus de complexité. Et la diversification éditoriale du XX^e siècle a réduit la tension sur cette question.

Nous commencerons par proposer un historique de l'édition en Algérie depuis l'indépendance, du monopole d'état à la diversification. Puis nous privilégierons l'angle d'attaque, « la fabrique de la littérature » pour apprécier les impasses et les réalisations dans ces premières années du XXI^e siècle et dessiner un avenir.

LE MONOPOLE D'ETAT

Le « Boulevard des déboires⁴ »

Les vingt premières années de l'indépendance, le secteur de l'édition subit l'obsession de l'unité, de l'homogène qui hante le pouvoir central, comme dans d'autres secteurs. Contrôler, c'est réduire la diversité. En conséquence la devise devient : une seule voie pour éditer, la SNED.

La Société nationale d'édition et de diffusion (**SNED**), entreprise publique, créée en 1966, fruit de la nationalisation de Hachette Algérie, à la suite de l'indépendance. Elle a été créée par l'ordonnance n° 66-28 du 27 janvier 1966, en remplacement des Éditions nationales précédentes, elles-mêmes inaugurées le 20 septembre 1964. A l'époque, cette nationalisation a fait quelques remous (*Le Monde*, Alger, 28 janvier 1966) avec plusieurs actions judiciaires à la clef. Le ministre de l'information, M. Boumaza, a mis un terme à ce qu'il a appelé un « monopole de fait » pour créer un monopole d'état.

Cette société aura le monopole de la diffusion commerciale et de l'importation de toutes publications, journaux, périodiques, revues, brochures, livres, et le monopole de la diffusion et de l'exportation de toutes les publications éditées en Algérie. Cette société a été présidée par M. Saïd Amrani, ancien ministre de la fonction publique et de la réforme administrative.

En 1983, la SNED est re-structurée en deux entreprises : l'**ENAL** (Entreprise nationale du livre) pour l'édition et l'**ENAG** (Entreprise Nationale des Arts graphiques) pour l'impression. Celle-ci lance sa propre activité éditoriale à partir de 1987 et prendra son autonomie, sous la tutelle du Ministère de la culture et des arts, en 1990.

Pour le Ministre, Bachir Boumaza, la maison Hachette « vivait essentiellement des bénéfices réalisés sur l'État et les collectivités qui étaient ses principaux clients. Elle a freiné le développement de l'instruction en pratiquant des prix élevés, sans rapport avec les données économiques du pays. Elle s'est refusée à tout investissement en Algérie. Il faut le dire,

³ En français à Paris et dans d'autres éditions françaises. Plus rarement dans d'autres pays francophones. En arabe, le reproche est beaucoup moins virulent, que l'écrivain ait trouvé terrain d'édition à Beyrouth, Damas...

Les livres les plus nombreux sont les livres religieux (venant surtout du Liban et des Emirats).

⁴ Expression d'Aziz Chouaki dans son intervention « A propos d'une publication », dans *Les Discours étrangers*, Alger, OPU. Colloque du Département de français de l'université d'Alger, 1984. Il y retrace le parcours du combattant pour éditer son premier recueil de textes, *Argo*, édition Journal L'Unité, Organe central de l'UNJA, 1983.

Hachette n'a pas répondu à l'effort que le gouvernement était en droit d'attendre d'elle ». Le ministre algérien a conclu ainsi sa déclaration : « On a ainsi abouti au paradoxe de voir un secteur-clé entre les mains d'une société à la fois privée et étrangère, ayant donc des intérêts opposés aux impératifs de notre économie, et poursuivant des objectifs contraires à notre effort culturel et à l'enrichissement spirituel des masses.⁵ »

On voit que ce monopole subit un premier redimensionnement avec la création de l'ENAL/l'ENAG. Par ailleurs, deux autres maisons d'édition permettent de faciliter la réception des manuscrits et leur traitement éditorial : l'ENAP, les presses du parti du FLN (accompagnées par la célèbre librairie du parti de l'époque où sont importés de nombreux livres de l'étranger défiant les prix par des subventions d'état) ; et l'OPU, Office des Publications universitaires destiné à éditer les travaux universitaires. Notons aussi l'ANEP.

L'ENAP, L'Entreprise algérienne de presse a été créée en 1970. Toutes les impressions. Maison d'édition
L'OPU, 1973 - L'Office des publications universitaires (OPU), édition algérienne basée à Alger. Spécialisée dans la publication de revues scientifiques et de cours et manuels universitaires.
L'ANEP : Agence Nationale d'édition et de publicité, agence gouvernementale créée en 1967, chargée de la diffusion de la publicité des services publics et administratifs algériens dans les médias. C'est également une maison d'édition se spécialisant dans l'Histoire ancienne et contemporaine de l'Algérie.

Le contexte était difficile mais les résultats en termes d'édition n'ont pas été tous négatifs mais plutôt contrastés : éditer devenant un sport de combat sauf si l'on avait ses entrées dans le milieu et si l'on correspondait aux attentes du pouvoir.

L'écrivain-phare de la seconde moitié des années 1980, Rachid Mimouni, en a témoigné très clairement. Les 7 et 8 avril 1988, la Ligue algérienne de la défense des droits de l'homme a organisé un colloque sur la création artistique et la censure⁶ ; Rachid Mimouni y a développé une analyse impitoyable des rouages de la censure littéraire en se référant à son propre parcours et en aboutissant à ces conclusions⁷ :

- La censure élimine tous les textes novateurs, tous les textes forts : cette élimination conduit à une médiocrité générale qui entraîne la désaffection du public pour la littérature. - L'autocensure est un phénomène induit. Sans la censure, elle n'existerait pas.
- Les auteurs sont contraints de publier à l'étranger, d'où une littérature algérienne qui se fait ailleurs et une production de plus en plus inexistante en Algérie.

Il semble difficile d'affirmer qu'il n'y eut pas de production éditoriale. Dans le domaine de la littérature, des livres parviennent à franchir les comités de lecture et à se faire éditer.

En dépouillant un dictionnaire de 1990⁸ qui couvre la période 1964-1989, nous arrivons aux chiffres suivants ainsi qu'à quelques commentaires.

⁵ Au siège de la société Hachette, à Paris, on élève la plus ferme protestation contre la décision du gouvernement algérien, injustifiée. Rappelons que c'était notamment par ses soins qu'était assurée la distribution des journaux français en Algérie.

⁶ Colloque où sont intervenus, entre autres, Mohamed Khadda, Slimane Benaïssa et Denis Martinez. A Riad el Feth.

⁷ Ces données sont prises dans mes notes personnelles d'alors.

⁸ *Dictionnaire des œuvres algériennes en langue française*, Dir.^{ion} Christiane Achour, L'Harmattan, 1990, 383 p. travail collectif avec neuf chercheurs. Il englobe pratiquement toute la période du monopole d'état.

D'abord et en premier lieu, la très belle édition des actes des rencontres du Festival panafricain de juillet 1969 à Alger, sous le titre *La Culture Africaine*, 402 p., en une réalisation éditoriale parfaite et largement diffusé en Algérie alors.

La SNED publie 68 œuvres littéraires (dont 19 romans, 18 recueils poétiques et 10 essais). L'ENAL qui prend la relève publie 115 œuvres littéraires (dont 51 romans, 17 recueils poétiques et 21 récits témoignages) : ensemble, en 25 années, les deux éditions publient 183 œuvres. On remarque des auteurs réguliers comme Djamel Amrani et Mouloud Achour.

De nombreux auteurs qui vont asseoir ensuite leur notoriété en éditant en France, commencent par éditer à la SNED/ENAL. Quelques exemples :

Anouar Benmalek édite en 1986, un essai, *La Barbarie*, et son premier roman, *Ludmila ou le violon à la mort lente*.

Tahar Djaout édite en 1981 son premier récit, *L'Exproprié* et son premier recueil de nouvelles, *Les rets de l'oiseleur*.

Assia Djebar édite, en 1969, son recueil, *Poèmes pour l'Algérie heureuse* et une pièce de théâtre, *Rouge l'aube*. En 1985, *L'Amour la fantasia* est une co-édition ENAL/Lattès.

Rachid Mimouni publie ses deux premiers romans, *Le Printemps n'en sera que plus beau* (1978) et *Une Paix à vivre* (1983).

Mohammed Moulessehoul (Yasmina Khadra) publie 4 romans à l'ENAL dont *El Kahira, cellule de la mort* (1984).

Habib Tengour sort à l'ENAL son premier recueil poétique en 1983, *L'Arc et la cicatrice*.

Deux œuvres ont fait beaucoup de bruit à leur sortie : l'essai de Souad Khodja, *Les Algériennes du quotidien* (1985) et de Yamina Mechakra, *La Grotte éclatée* (SNED, 1979 et rééd. ENAL, 1986) avec une préface de Kateb Yacine.

L'ENAG ne démarre dans l'édition que plus tard. Elle va éditer deux albums (peinture/poésie) de Denis Martinez. Et surtout elle se distingue, dans ces années, en proposant une collection de poche, *El Anis*, des classiques de la littérature algérienne et universelle, à des prix abordables. On a compté 88 œuvres en français et 82 en arabe. Le premier volume a été *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon (1987). Pour amplifier l'importance des œuvres choisies, chacune est accompagnée d'une préface d'un universitaire, enseignant ou écrivain. Son succès est attesté puisque malgré des tirages élevés, ceux-ci ont été épuisés. La réalisation technique de la collection était digne de ce que l'on attendait en matière d'édition (saisie, collage, etc.) ; la couverture, pensée par Ali Silem, donnait un cachet à l'ensemble⁹.

L'ENAP se consacre surtout aux éditions du FLN. Néanmoins, elle va éditer une douzaine d'œuvres (littérature ou critique) dont 3 romans (en particulier le roman historique de Roland Elissa Rhaïs, en 1989, *Massinissa*).

L'OPU se consacre aux livres universitaires mais éditera alors 2 écrits du patrimoine (Mohammed Ould Cheikh -1906/1938-, L'émir Khaled -1876 /1936-).

Bouchène qui se lance édite des essais de Mostefa Lacheraf et réédite le poème de Ismaïl Aït Djafer.

On peut noter encore qu'avant la SNED, les Editions Nationales algériennes éditent, la même année, en 1965 : Abdelhamid Benzine et Malek Bennabi, en une ligne éditoriale incertaine !

⁹ La collection a été reprise en 2015 avec un nouveau look et enrichie d'une seconde collection, « Universalia », de la littérature moderne du XX^e s.

Face aux difficultés à se faire éditer à la SNED ou à l'ENAL (comité de lecture // comité de censure) – en plus d'une réalisation technique souvent catastrophique dans la saisie, la couverture, le collage –, il y a des éditions éparpillées, souvent au moment de commémorations ou d'anniversaires ou par le fait de mini-groupes volontaristes.

Des exemples : en 1982, le recueil de nouvelles de Myriam Ben, *Ainsi naquit un homme*, édité par La Maison des livres, Le Journal L'Unité de l'UNJA publie 2 oeuvres ; les auto-éditions publient 6 recueils poétiques. Notons que Mouloud Mammeri édite à compte d'auteur en 1990 : *Cheikh Mohand a dit*.

Durant cette période, il faut aussi signaler, les éditions de l'Orycte, à Sour El-Ghozlane en Algérie, par Michel-Georges Bernard, en marge du monopole de l'édition, entre 1976 et 2005, sous forme artisanale, une quinzaine de plaquettes hors-commerce, associant le plus souvent poètes et peintres. Ce sont aujourd'hui de précieux objets de bibliophile.

UNE TRANSITION

A la fin des années 1980, les choses bougent dans le monde de l'édition et pour la littérature. Les pesanteurs du monopole d'état sont de moins en moins supportables. L'exil éditorial des écrivains est flagrant : on ne peut pas passer son temps à reprocher aux écrivains algériens d'éditer à l'étranger si rien ne se fait de satisfaisant au pays.

Le monopole d'état est ébranlé par l'initiative d'un éditeur, Ahmed Bouneb associé avec Boussad Ouadi, créant les **éditions Laphomic**, (1986-1992) : c'est un véritable événement à Alger et dans le pays. Une appréciation parmi d'autres sur ces éditions : « Après trois décennies de monopole étatique, elle symbolisait, avec les éditions Bouchène et Dahlab, l'immense besoin de respiration de la société, notamment dans l'enthousiasme post-88, hélas vite avorté. Laphomic a été un pionnier de l'édition privée algérienne laquelle s'est bien étendue depuis ».

Deux recueils poétiques sont édités ; 5 romans dont *Tombéza* que Mimouni a édité en France en 1984 et qui est édité en Algérie en 1985. *Le Fleuve détourné* suivra. En 1984, c'est la publication du roman d'Abderrahmane Lounès, *Le Draguerillero sur la place d'Alger* ; en 1989, *Baya* d'Aziz Chouaki. L'éditeur publie aussi deux recueils de nouvelles, des essais, *Les poèmes de Si Mohand* de Mouloud Feraoun, réédités ; *La Cité du soleil*, pièce de théâtre de Mouloud Mammeri paraît en 1987. Un entretien fait grand bruit : de Tahar Djaout avec Mouloud Mammeri. C'est aussi ces éditions qui sortent le premier commissaire Llob, *Le Dingue au bistouri* (dont on saura plus tard que l'auteur est Mohammed Moulessehouli, alias Yasmina Khadra). Le milieu littéraire commence à respirer.

L'année suivante, c'est un autre éditeur qui sort de l'ombre. Abderrahmane Bouchène crée les **éditions Bouchène** qui travailleront en Algérie de 1987 à 1994. Obligé de s'exiler, ces éditions ont repris en France à partir de 1998. L'espace géographique que couvre cette maison est celui du Maghreb, et plus généralement l'ensemble des pays du bassin occidental de la Méditerranée. Pour la littérature, on peut retenir la publication d'un certain nombre de témoignages de la période de la guerre de libération dont un ouvrage marquant, en 1993 à Alger : Jacqueline Guerroudj, *Des douars et des prisons*.

Dans sa présentation, la maison d'édition cite Abdelmalek Sayad, qui préconisait de « renouer les fils de l'histoire, restaurer la continuité de l'histoire, ce n'est pas seulement une nécessité d'ordre intellectuel, c'est une nécessité d'ordre éthique... ». Une collection « Escales » accueille romans, récits et témoignages. Existe aussi une collection Poésie.

En 1989, les **éditions Chihab** sont créées et existent toujours ; le directeur en est Azzedine Guerfi. Comme d'autres éditeurs, elles font une place importante à l'Histoire et l'anthropologie politique en éditant des acteurs importants de la période. C'est surtout à partir de 2000 qu'elle s'est lancée dans le champ de la littérature et de la critique littéraire. On peut citer, à titre d'exemple, *Mémoires d'une combattante de l'ALN - Zone autonome d'Alger*, de Zohra Drif, en 2013.

La même année, en 1989, Saad Dahlab crée les **éditions Dahlab**. Elles publient quelques romans en français mais son apport éditorial est surtout autour d'ouvrages d'Histoire, d'analyse politique et de témoignages de la période de la guerre de libération et de ce qui l'a précédée. On peut citer, à titre d'exemple, en 1996, d'Achour Cheurfi, *Mémoire algérienne - Dictionnaire biographique* et, en 1999, Anne-Marie Louanchi, *Salah Louanchi, parcours d'un militant algérien*.

De cette transition, nous retenons peu de choses pour la littérature au sens strict du terme, excepté pour les témoignages d'acteurs importants de l'Histoire algérienne récente car leurs récits nourrissent « le récit national » et l'imaginaire des écrivains. Les éditions Laphomic n'existent plus, Les éditions Bouchène sont à l'étranger. Les éditions Chihab et Dahlab existent toujours et font une part plus conséquente à la littérature, surtout les premières. Signalons tout de même les **éditions Talantikit** à Béjaïa, créées en 1991 et dont la maison existait depuis des années comme imprimerie. Elles participent, à leur façon, à la « fabrique de la littérature » en diffusant dans le pays, des grands livres à petits prix, c'est-à-dire, en mettant sur le marché sous forme de collection de poche des classiques du monde appartenant au domaine public, en proposant donc des rééditions ce qui enrichit le champ de la lecture ; en accueillant aussi l'édition d'une œuvre à compte d'auteur. Salah Talantikit a précisé qu'il n'éditait pas de nouveaux auteurs car cela était trop onéreux en termes de fabrication et surtout de diffusion et de promotion.

UNE EXPLOSION

Notre recensement n'est pas exhaustif et a retenu essentiellement les maisons qui ont un secteur littérature. La liste est établie en fonction de la date de création des éditions. Car il y a énormément de maisons d'éditions qui se sont créées mais pour le parascolaire, les livres pour enfants, les ouvrages de vie quotidienne, etc...

***Casbah-éditions**, 1995, Smaïn Amziane ***Editions Inas**, 1997, Ouadi Boussad ***Editions Barzakh**, 2000, Selma Hellal et Sofiane Hadjadj, Alger ***Editions Dalimen**, 2001, Dalila Nadjem, Cheragas ***Editions du Tell**, 2003, Chantal et François Lefèvre, Blida ***Editions APIC**, 2003, Samia Zennadi et Karim Chikh, Ben Aknoun ***Editions Dar Khettab**, 2004, Rachid Khettab, Boudouaou ***Hibr Editions**, 2006, Smaïl M'Hand, Alger ***Editions Sedia (Hachette)**, (2000), 2006, Alger ***Editions Koukou**, 2009, Arezki Aït Larbi, Cheragas ***Editions Frantz Fanon**, 2014, Amar Ingrachen et Sarah Slimani, Boumerdes ***Editions Dar el Gharb**, Oran, 2002 ***Editions El Kalima**, 2010, Alger ...

Il serait intéressant de suivre le parcours d'acteurs du monde de l'édition qui ont traversé les différentes périodes de l'édition et de les interviewer.

Ainsi d'Abderrahmane Bouchène (éditions Bouchène), pionnier de l'édition indépendante en Algérie. Dès le début, il a eu à cœur de publier des auteurs qui n'étaient publiés qu'à l'étranger (Mouloud Mammeri, Kateb Yacine..). Il doit s'exiler pendant les années noires du

terrorisme islamique. Les éditions Bouchène renaissent en région parisienne en 1996, avec un champ large couvrant des travaux de recherche en histoire, sociologie, anthropologie culturelle ainsi que la réédition d'ouvrages devenus introuvables.

Ainsi de Lazhari Labter qui se lance dans l'édition en 2001 : il est directeur de l'ANEP de 2001 à 2005. Puis il prend la direction des éditions Alpha (2005-2008 avec un accent particulier sur l'Histoire et une quarantaine de livres dans le secteur Littérature) et crée sa propre maison en 2005 qui ferme en 2015 (une soixantaine de livres).

On peut s'intéresser aussi à Ouadi Boussad, un des membres fondateurs de l'Association des éditeurs algériens en 1989, de l'Association des éditeurs maghrébins en 1992 et de l'Association des libraires algériens (ASLIA) en 2001. Editeur (éditions Laphomic 1986-1992, ENAP 1992-1996, et INAS depuis 1997). Il ne s'est pas résolu à fermer sa maison d'édition même s'il ne participe plus au SILA depuis qu'il a été l'objet d'une censure après avoir édité en 2007, *Les géôles d'Alger* de Mohamed Benchicou (témoignage sur ses deux années de prison). En 2007 au SILA, son stand a été fermé et la signature de l'auteur annulée (ministre : Khalida Toumi).

Regard sur sept maisons...

Editions Dalimen, 2001, Alger-Cheragas. En 1995 avec l'ouverture à l'économie de marché, Dalila Nadjem, venue de France, a voulu réaliser un projet au pays. Elle s'est d'abord lancée dans la communication puis en 2001 a créé la maison d'édition Dalimen avec un but essentiel : faire connaître le patrimoine de l'Algérie. Ces éditions ont été créées à la sortie de la décennie noire alors que tous les métiers du livre étaient sinistrés. C'est plutôt une maison d'édition généraliste qui publie un large choix d'ouvrages : art, architecture, bandes dessinées et livres jeunesse. Il faut noter quelques romans et essais. En décembre 2020, elle a édité un hommage d'intellectuelles algériennes à l'avocate Gisèle Halimi.

Editions du Tell, 2003, Blida. Ces éditions voient le jour en 2003 confiées par Chantal Lefèvre, directrice de l'imprimerie Mauguin, à son frère, François Lefèvre. Leur but était de constituer un catalogue d'ouvrages universitaires de littérature, d'histoire, d'économie, etc. Trois collections ont été créées pour accueillir les premiers ouvrages : *Clefs pour la littérature*, *Auteurs d'hier et d'aujourd'hui* et *Histoire et patrimoine*, toutes dirigées par des universitaires algériens. L'éditeur proposait aussi des *Que sais-je ?* à des prix conformes au marché algérien, ainsi qu'une édition destinée au Maghreb de la revue *Expressions Maghrébines* du CICLIM. Les éditions ont été arrêtées après le décès de Chantal Lefèvre en octobre 2015.

Editions Dar Khettab, 2004, Rachid Khettab, Boudouaou. Interrogé par nos soins, l'éditeur a présenté sa maison ainsi en avril 2021 : « Nous existons depuis 17 ans en tant qu'éditeur, mais nous sommes plus anciens comme imprimeurs. Notre catalogue englobe une production qui reflète les trois facettes de la pluralité linguistique algérienne. Notre univers éditorial englobe la littérature, l'histoire, les sciences humaines et le patrimoine en général. En ce qui nous concerne, nous avons quelques publications très intéressantes en cours qui relèvent de la littérature, de l'histoire et des sciences. Elles paraîtront à la rentrée prochaine... » Notons, dans le catalogue : 3 romans, 5 témoignages historiques, 2 documents et un essai littéraire. Deux dictionnaires ont apporté un regard inédit sur la guerre de libération nationale : en 2012, *Frères et compagnons-Dictionnaire biographique d'Algériens d'origine européenne et juive et la guerre de libération (1954-1962)* et *Les Amis des frères - Dictionnaire biographique des soutiens internationaux à la lutte de libération nationale algérienne*.

Hibr Editions, 2006, Alger. Après des études de droit, Smaïl M'Hand reprend la librairie créée par son père en 1965. Il participe à la création de l'ASLIA (Association des Libraires Algériens) et est membre du conseil d'administration de l'AILF (Association des Libraires Francophones). En 2006, il fonde les éditions Hibr, maison d'édition généraliste qui publie en arabe et en français. Son but est de promouvoir de nouveaux talents dans le théâtre, la poésie ou les publications universitaires. Il réfléchit aussi avec d'autres éditeurs aux problèmes difficiles de la distribution des livres sur l'ensemble du territoire algérien.

Editions Sedia (Hachette), 2000-2006. C'est une société d'édition et de diffusion internationale algérienne, créée en mars 2000 comme une filiale du groupe français Hachette Livre, avec pour vocation principale la réalisation de manuels scolaires. En 2006, et en plus de l'importation et diffusion du livre, Sedia a élargi ses activités en créant des collections de littérature générale, « Mosaïque » est sa première collection qui publie en Algérie de grands écrivains algériens édités en France. Le catalogue comprend des romans et des essais en français et en arabe. En 2010, Sedia n'est plus une filiale du groupe Hachette mais un de ses partenaires.

Deux maisons moins performantes en termes de maîtrise éditoriale mais qui publient des essais, des œuvres littéraires et des documents intéressant le domaine, sont à signaler : les **Editions Dar el Gharb**, à Oran et les **Editions El Kalima** à Alger.

Arrêt sur cinq maisons d'édition

Casbah-Editions, créée en 1995, a comme directeur et fondateur Smaïn Amziane. Objectif : donner à la production intellectuelle nationale un véritable rayonnement par le biais de différentes collections couvrant des domaines divers. Notons, pour notre étude : littérature générale, essais et témoignages, mémoires. Modernité, émancipation et promotion du savoir sont ses maître-mots. La maison d'édition s'intéresse aux œuvres algériennes et aux œuvres étrangères. Plus de vingt-cinq ans d'existence en fait l'entreprise d'édition la plus constante et la plus dynamique. Elle dispose d'équipements performants et de sa propre imprimerie. Pour le domaine qui nous intéresse, le catalogue nous permet de dénombrer 418 titres entre Histoire, Mémoires, Chroniques (105) - Littérature, Poésie (178)- Essais, Témoignages, documents (135). J'y ai publié, en 2014, avec trois autres collègues, *Quand les Algériens lisent Camus* ; et, en 2019, *Dans le sillage de Frantz Fanon*.

[Barzakh] éditions, 2000, Alger. En se réinstallant à Alger, Sofiane Hadjadj a créé une revue, *Parking nomade*, à la suite de sa rencontre avec Abderrahmane Djelfaoui, en 1998-1999. Selma Hellal précise : « Elle correspondait au besoin de tout embrasser, de dire et de rendre compte de tout le foisonnement culturel après les années 90 : il y avait des extraits de textes littéraires et de poèmes inédits, des portraits d'écrivains, d'architectes, d'artistes peintres. Ce fut une rencontre très forte entre deux esprits libres et enthousiastes, entre deux générations aussi, comme si Sofiane Hadjadj, avec sa "virginité" d'étudiant parisien de retour à Alger prenait le relais d'un "ancien", Abderrahmane Djelfaoui, tout en bénéficiant de son expérience, et comme si ce dernier, usé par toutes ces années de guerre, trouvait en Sofiane Hadjadj, l'allégresse et l'enthousiasme pour se régénérer lui-même. Ils étaient très complémentaires. Elle n'est plus éditée, il y a eu trois numéros : le 0, puis deux autres. Je crois que pour Sofiane Hadjadj, qui est revenu à Alger une année avant moi, et qui avait, je crois, une idée assez précise de ce qu'il voulait faire, cette expérience, avec la revue, a été décisive : elle a été un creuset, un laboratoire, et comme une étape préliminaire avant la

création de la maison d'édition, juste après, en 2000 (comme on le dirait de répétitions avant une représentation pour ainsi dire), il a pu ainsi entrer en lien avec le champ culturel, des écrivains des deux langues, etc. Ainsi, *Parking nomade* a été une sorte de tremplin vers Barzakh »¹⁰.

En avril 2000 les éditions Barzakh, (le pont, le passage entre l'ici-bas et l'au-delà), voulaient se consacrer exclusivement à la seule littérature. Leur objectif était d'accompagner une émergence, « ces voix dont on sentait qu'elles allaient éclore ». Ils recherchent les nouveaux auteurs, en arabe et en français, pour les éditer. Leur ligne de fond : se poser en rupture par rapport au « nous » imposé depuis l'indépendance – obligeant à tenir un discours unanimiste contrôlé par le haut –, en laissant s'exprimer le « je » de chaque créateur – ce qui, nécessairement, laisse entendre des voix dissidentes. Au fil des années, ils ont élargi leur catalogue à des essais historiques, des études et biographies littéraires, et aux beaux livres ; également à des œuvres étrangères. En parallèle, ils ont développé des partenariats avec quelques maisons d'éditions françaises, dont les éditions de l'Aube, du Bec en l'Air, Actes Sud, Belfond.

On peut dire, sans exagérer, qu'en ce qui concerne la littérature, ces éditions courent en tête de peloton depuis plus de vingt ans, ayant plus d'exigence dans le choix des écrivains que Casbah éditions par exemple. Depuis leur création, ces éditions ont fait souffler une véritable bouffée d'oxygène en réalisant un travail éditorial particulièrement soigné, en découvrant de nombreux auteurs sans renoncer à une exigence de qualité, en éditant des écrivains déjà connus : les livres sont beaux, l'édition impeccable, les couvertures minutieusement réalisées. Nous dénombrons, grosso modo : 140 œuvres littéraires, une cinquantaine de Témoignages et mémoires et deux essais de critique littéraire.

J'y ai publié, en 2004, *Albert Camus et l'Algérie - Tensions et fraternités*.

Editions APIC, 2003, Ben Aknoun. Fondées en 2003 par Samia Zennadi (archéologue) et Karim Chikh (ingénieur électrotechnicien), les éditions APIC se sont embarquées sur l'océan houleux de l'édition algérienne. Elles font partie de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants. Les éditeurs définissent leur entreprise comme une croisière : « une croisière qui se conjugue dans tous les temps, avec une préférence pour le futur littéraire proche, le temps à employer afin que nul n'oublie, sans interrogations. " Les éditions qui tombent à-pic", ont dit certains. " Apic, ça pique !", l'ont pensé d'autres. Mais aussi apiculture, ou la passion du façonnage des belles lettres et la récolte du nectar enivrant. Entre romans, poésies, nouvelles, essais et beaux livres ».

Ces éditions ont adopté un axe éditorial résolument africain, surtout dans sa collection « Résonances » (Sami Tchak, Tierno Monémbo, Tanella Boni, Patrice Nganang, Yambo Ouologuem). Elles ont publié aussi l'écrivain haïtien, Louis-Philippe Dalembert. Elles veulent, « avec de modestes moyens, rappeler que l'Algérie peut et doit jouer un rôle culturel dynamique sur le continent en se positionnant comme une plate-forme d'échanges et d'initiatives ». Récemment, elles ont édité Selma Guettaf, Akram El Kebir. Et aussi Djawad Rostom Touati, *La civilisation de l'ersatz* (Prix Ahmed Baba-Rentrée littéraire du Mali 2020).

Editions Koukou, 2009, Cheragas, directeur : Arezki Aït Larbi. La présentation du site des éditions est éloquente : « L'esprit de résistance - Koukou Éditions est une maison d'édition algérienne, spécialisée dans l'essai politique, le témoignage historique et le document d'actualité.

¹⁰ Les propos de Selma Hellal et Sofiane Hadjadj sont repris d'un échange personnel par courriel, ce mois de mai 2021.

Elle a été créée en 2009, dans un environnement hostile, qui ne tolère pas les voix discordantes. Sans soutien ni subvention, elle existe grâce à la confiance de ses auteurs, et à la fidélité de leurs lecteurs.

Pourquoi Koukou ? En hommage aux rois de Koukou qui avaient résisté à l'invasion espagnole et à l'autorité turque en imposant, pendant deux siècles, une autonomie relative de leur territoire. Confinés dans la "légende", l'histoire officielle, qui célèbre les frères Aroudj et Kheireddine Barberousse, continue de les ignorer ».

Le catalogue contient aussi beaucoup de livres de littérature, au sens large du terme (une cinquantaine), sur Mammeri, Farès, Djaout. Citons des œuvres singulières comme le dernier roman, *Rue de la nuit* d'Arezki Metref ; le témoignage de Djamilia Benhabib, *Ma vie à contre-Coran* ; la biographie d'Emilie Busquant, épouse de Messali Hadj, *La Parfumeuse* de Mohamed Benchicou ; les mémoires décapantes de Zoulikha Bekaddour, *Ils ont trahi notre combat ! Mémoires d'une rebelle dans la guerre et l'après-guerre* ; ou encore, le dernier livre du grand militant des droits de l'homme, Abdenour Ali Yahia, *Mon testament pour les libertés*. En 2020, elles ont publié de Faïka Medjahed et moi-même, *Viols et filiations - Incursions psychanalytiques et littéraires en Algérie*.

Editions Frantz Fanon, 2014, Boumerdes. Ces éditions sont une entreprise d'édition, de diffusion et de distribution de livres. Créée en 2014 par Amar Ingrachen, journaliste et écrivain, et Sarah Slimani, universitaire et chercheuse en littérature francophone et comparée, elle se veut ouverte à toutes les sensibilités artistiques, politiques et philosophiques en phase avec la modernité et l'émancipation culturelle du monde. Faisant sienne la devise fanonienne selon laquelle « l'homme est un mouvement vers autrui », elle se fixe comme horizon constant un défi humaniste.

Le choix du nom de Frantz Fanon (avec l'aimable autorisation d'Olivier Fanon, héritier de l'auteur des *Damnés de la terre*), « procède de la nature de notre vision du monde qui se situe à cheval sur la réflexion et l'action, notions philosophiques majeures dont Frantz Fanon représente, à travers ses écrits et son parcours intellectuel, une magistrale synthèse ».

Littérature : 22 ouvrages parfois à cheval sur les sciences humaines. Des collections dont « Fac ». Il y a aussi des témoignages. Beaucoup de livres sur le Hirak.

Les maisons d'édition sont diversifiées. Certaines ont fait leur preuve, dans le domaine qui nous intéresse : être édité aujourd'hui chez Casbah éditions ou chez [Barzakh] est un sceau de réussite. APIC, Koukou et Frantz Fanon les titillent pour le plus grand bien de l'extension de l'édition littéraire et on les espère durables. Non seulement, il y a plus d'œuvres éditées mais les auteurs classiques ont été « rapatriés » et des auteurs étrangers apparaissent revendiqués par ces éditeurs. Le secteur des mémoires et témoignages sur la résistance à la colonisation et sur la guerre de libération est enrichi de jour en jour : il y a là un véritable vivier pour les historiens mais aussi pour les écrivains. On remarque aussi de nombreux essais collectifs sur des écrivains majeurs comme Feraoun, Mammeri, Kateb, Djaout, Mimouni, etc... Résisteront-elles à la crise actuelle ? C'est la question pour l'immédiat.

L'ACCOMPAGNEMENT DES ÉDITIONS pour la « Fabrique de la littérature »

Pour donner la pleine mesure de leur apport, ces maisons d'édition ont besoin d'adjuvants qui viennent soutenir les livres mis sur le marché. Nous ne pouvons pas tout détailler mais pointer ce qui est essentiel à la fabrique de la littérature qui ne se réduit pas aux livres fabriqués !

Il y a d'abord **d'autres maisons d'édition** qui diversifient et enrichissent le champ éditorial. On ne peut toutes les citer ; elles sont souvent éphémères mais ont pointé, à un moment donné, des nouveautés. Ainsi des maisons d'édition locales comme Tafat Tira (sur la culture berbère), les éditions Zirem à Akfadou, de Mohand Cherif Zirem (*L'enquête sur la Kabylie* de Camus mais aussi Tocqueville, Steinbeck ; quelques œuvres algériennes nouvelles).

Une place à part est à faire à Marsa éditions et à la revue-collection, *Algérie Littérature/Action*, créée en 1996 par Aïssa Khelladi et Marie Virolle, maintenue par cette dernière durant de nombreuses années et devenue, en 2018, la *Revue A. Algérie Littérature/Action* a cherché, comme l'analyse Tristan Leperlier « à reconstruire un pôle autonome au champ littéraire algérien, par rapport aux "pressions économiques et idéologiques" que cette littérature subissait, non seulement en Algérie mais aussi en France.¹¹ » Même si son siège est en France, elle a réalisé un travail littéraire résolument tournée vers l'Algérie, aux résultats aujourd'hui incontournables pour toute connaissance de la littérature algérienne : à la fois de promotion (édition d'écrivains inconnus jusque là), de sauvetage d'œuvres anciennes et de tribune littéraire avec des numéros spéciaux sur les écrivains et des articles réguliers sur les œuvres ; sans oublier, bien entendu, le volet peinture, essentiel dans sa conception. 1996 - 2018 : pour les nouveautés : une cinquantaine de romans, une dizaine de pièces de théâtre, une centaine de nouvelles et une centaine de poèmes ; 3 recueils de nouvelles, 3 recueils de poèmes. Une anthologie de nouvelles et une anthologie illustrée des écrivains. Pour la « fabrique de la littérature » il faut noter aussi des numéros spéciaux consacrés aux écrivains algériens francophones et arabophones : Mohammed Dib, Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun, Kateb Yacine, Assia Djébar, Jamel-Eddine Bencheikh, Frantz Fanon, Jean Sénac, Waciny Laredj, Mohammed Sari, Abdelhamid Benhedouga, ect. ; la réédition de textes rares ou introuvables ; la parole aux écrivains et auteurs-satellites de la littérature algérienne comme Leïla Sebbar, Dominique Le Boucher et tant d'autres qui y ont trouvé un espace de dialogue.

Les co-éditions ont aussi apporté leur part d'oxygène, permettant aux écrivains d'être diffusés de part et d'autre de la Méditerranée. *Meursault contre-enquête* de Kamel Daoud entre [Barzakh] et Actes Sud en est un bel exemple. Plus récemment, *Ecorces* de Hajar Bali entre [Barzakh] et Belfond en est un autre. Réciproquement, *De nos frères blessés* de Joseph Andras est passé d'Actes Sud à [Barzakh]...

Il faut distinguer entre achat de droits et co-édition.

Pour la première catégorie, Selma Hellal nous précise :

« Il en va ainsi de Maïssa Bey, de Kaouther Adimi, et, plus récemment, de Souad Labbize. Exemple de *Meursault contre-enquête* : c'est un achat de droits (pas une coédition). Nous recevons des royalties sur les ventes, que nous partageons avec l'auteur. Nous avons cédé les

¹¹ Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, CNRS éditions, 2018, p. 280. Développement, 280-292. Cf. aussi du même, «*Algérie Littérature/Action : une revue autonome dans la guerre civile ?* », *ConTEXTES*, 2015, n°16. Ses fondateurs : Marie Virolle et Aïssa Khelladi.

droits à Actes Sud aussi pour le reste du monde, car Actes Sud a une force de frappe bien plus grande (chaque année ils vont à Francfort, connaissent pleins d'éditeurs du monde entier) que la nôtre : lorsqu'Actes Sud vend les droits de *Meursault* à un éditeur américain par exemple, nous recevons un pourcentage aussi, bien que peu important, que nous partageons avec l'auteur. Nous sommes donc toujours associés, d'une manière ou d'une autre, et même si cela a des conséquences pécuniaires négligeables quand il s'agit de cessions de droits en langue étrangère (hors français), aux ventes. »

La seconde catégorie, la co-édition, est différente :

« Deux éditeurs s'associent pour partager les frais et réaliser un projet ensemble. Exemple : *Tlemcen ou les lieux de l'écriture* de Mohammed Dib que nous avons coédité avec Images Plurielles, éditeur marseillais. La coédition s'incarne dans la coexistence, sur la couverture, des deux logos.

En fait, les coéditions se sont imposées progressivement comme un scénario économique intéressant (partage des frais, notamment d'impression) et symboliquement assez fort (ainsi de la traduction en arabe de *Meursault, contre-enquête* avec Dar el Jadeed, qui a permis une présence concomitante du livre en arabe à Alger et Beyrouth). La coédition est un travail extrêmement gratifiant car les publications sortent de façon simultanée dans deux pays et c'est le fruit d'un travail conjoint. *Mémoire anachronique, lettre à moi-même et à quelques autres* d'Alice Cherki, se rapproche d'une coédition (le livre est publié chez nous et quasi simultanément aux éditions de l'Aube) : nous avons travaillé de concert sur le texte, le choix des photos, et la quatrième de couverture. L'idée force de la coédition est que nous sommes sur un pied d'égalité avec l'éditeur partenaire, à compétences égales si je puis dire, chacun capitalisant l'expérience de l'autre.

Très important de souligner que Barzakh est l'un des rares éditeurs de la périphérie à avoir inversé la tendance : des éditeurs étrangers désormais nous approchent en quête de titres dans notre catalogue, nous "courtisent" et nous achètent des droits. »

Selma Hellal complète :

« Aujourd'hui, un éditeur français – dont on dira qu'il évolue dans le champ des « dominants » –, achète les droits à un éditeur algérien, nous en l'occurrence – appartenant, lui, au champ des « dominés » –, et non le contraire. C'est un scénario assez révolutionnaire, et, à ma connaissance, encore peu répandu. Ce rééquilibrage vers davantage d'équité dans la géographie complexe de l'édition mondiale, cette reconnaissance incontestable de la qualité de ce que nous proposons, marquent un point de bascule politique très fort. Mais il faut être très vigilants : cela suppose que nous soyons, de notre côté, d'une exigence implacable avec les textes que nous publions, en montant une équipe d'editing hyper-professionnelle. C'est le défi majeur pour nous. Car, quand arrive l'étape qui consiste à relire un texte, nous pesons d'un poids très léger face aux armées de professionnels, à l'expertise sophistiquée, qui secondent l'éditeur français. Je le répète tel un leitmotiv : notre métier d'éditeur perdrait son sens sans dialogues avec l'auteur sur la forme et le fond, sans relectures et corrections (exigeant parfois 10 à 15 voire à 20 navettes), sans, enfin, ce soin méticuleux apporté à la préparation de copie. C'est la condition sine qua non pour proposer de l'édition de qualité, et donc, "exportable". »

[Barzakh]éditions fait partie de l'Alliance Internationale des éditeurs indépendants. Il faudrait aussi que les auteurs algériens « réservent » les droits de leurs livres pour l'Algérie.

Le circuit des librairies¹² est également un point essentiel de la diffusion. Malheureusement, plusieurs d'entre elles ont disparu « au profit »... de magasins de cosmétiques ou de fast-food, plus rentables et moins compliqués à gérer. C'est en 1997 que les librairies étatiques ont été vendues au secteur privé. Comme l'affirme Selma Hellal pour ce qui concerne les éditions Barzakh :

« Dans certaines librairies, nos livres ne sont pas. Mais ce n'est pas la "faute" de notre distributeur, qui, à cet égard, fait un travail très rigoureux et très sérieux de maillage des territoires tels que l'algérois ou la Kabylie. En fait, il y a une défaillance à tous les niveaux. Quel est le lieu à Tamanrasset qui va accueillir et mettre en vente nos livres ? Il y a seulement 15 librairies dignes de ce nom sur le territoire national (et encore, je ne suis pas sûre). Lorsque des auteurs déplorent la mauvaise distribution de leurs livres, nous leur répondons par une question : " y a-t-il des librairies fiables, sérieuses et intéressées par nos livres - quand elles existent - à Souk Ahras, Biskra, Bechar, etc. ? "

Ainsi, notre pratique quotidienne est prioritairement entravée par la défaillance du réseau de distribution. Il n'y a qu'une dizaine de librairies professionnelles à l'échelle de tout le pays, comment voulez-vous, dans ces conditions, que les livres rencontrent leurs lecteurs ? »

Non seulement, les librairies sont le lieu de mise à disposition des livres mais la plupart d'entre elles organisent des séances de signature et des cafés littéraires. Sur le fonctionnement des librairies, deux romans sont intéressants à lire : Hamid Grine, *Un parfum d'absinthe*, en 2010 et Kaouther Adimi, *Nos richesses*, en 2017.

De nombreux **prix littéraires** ont été créés : ici aussi il faut les recenser, voir comment ils sont financés et apprécier leur durée de vie. Quoiqu'il en soit, ils existent et on doit les connaître car, comme partout où ils existent, ils mettent en lumière les écrivains primés et invitent à la lecture.

On peut en citer quelques-uns : Le prix littéraire de l'Association des libraires algériens (2001-2010, arrêt faute de financement) - le grand prix Assia Djebbar par l'ANEP - le prix Apulée - le prix de l'association El Djahidhia - le prix Tahar Djaout de l'Association Thusna - le prix du meilleur roman de l'année - Prix Yamina Mechakra -le prix Mohammed Dib, etc.

La fabrique de la littérature doit s'appuyer sur des **revues grand public**. C'est le cas de la revue qui a duré depuis plusieurs années, *L'ivrEscQ* : premier magazine littéraire en Algérie. d'une revue en ligne initiée à partir de Chlef, *Trait d'union magazine* mais qui en est à ses débuts ; d'une revue plus récente, *Fassl*, revue de critique littéraire de Maya Ouabadi, créée il y a deux ans : c'est une revue ambitieuse et exigeante mais mal distribuée : on ne la trouve que dans quelques librairies algéroises. On ne peut donc pas en parler comme facteur décisif de la fabrique de la littérature et d'incitation à la lecture.

Notons que, depuis toujours, tous les journaux algériens ont au moins une rubrique et sinon une page, consacrées à la littérature avec des articles de présentation et d'analyse, des

¹² Ici aussi, c'est un véritable recensement qu'il faut faire : de la librairie des éditions [Barzakh], *L'Arbre à dire* à celle de Smail M'hand, *Librairie Générale* à El-Biar, créée par son père en 1965. Sans oublier *La Librairie des Beaux-Arts* à Alger, animée (1970-1980) par Pierrette Lazerges, reprise par Vincent Joaquim Grau (assassiné dans sa librairie le 21 février 1994). Il faut aussi s'intéresser aux bibliothèques...

enquêtes, des portraits : « La presse écrite est, d'une manière générale, en spectaculaire perte de vitesse. Les journalistes de la rubrique culture ont, pour la majorité, quitté le secteur (je pense par exemple à Walid Bouchakour qui, sous la houlette d'Ameziane Ferhani, dans son supplément du week-end à *El Watan*, faisait d'excellentes choses), et ceux qui sont restés font ce qu'ils peuvent, vaille que vaille, dans un contexte difficile. [...] Tout cela, bien sûr, sur fond de dévalorisation de la place du livre, autre que le livre utilitaire (scolaire/parascolaire, bien-être, cuisine) et religieux, dans l'éducation. »

Il faudrait recenser aussi les émissions de radio, de télé : beaucoup ont disparu. Il faut également s'intéresser aux nouveaux supports sur internet.

Quid de la diffusion des livres ?

« Stricto sensu, la diffusion n'existe pas. C'est l'éditeur qui, en fonction de ses liens avec les libraires, appelle, sensibilise, etc. précise Selma Hellal.

Nous avons recours à de la distribution en revanche. A plusieurs distributeurs, qui se complètent dans la topographie si je puis dire. L'un couvre la Kabylie, l'autre l'algérois, un autre encore l'ouest, vaguement. Etc. C'est donc un assemblage de compétences artisanales au fond. C'est, en vérité, du bricolage.

Un distributeur avait réussi à établir un réseau national, du moins au Nord (je ne parle même pas de Ghardaia, et du grand Sud, cette partie-là du territoire, en terme de livres, est, je crois, totalement désarrimée, c'est tragique), il s'agissait de M. Benzekkour. Il est décédé l'été dernier, ses fils ne prendront pas le relais, c'est officiel : la profession est très affectée par cette défection. Tout se passe, encore, comme si nous n'arrivions pas à être dans l'accumulation. Le secteur n'arrive pas à capitaliser toutes ces années, décennies d'expérience – il en va de même avec les imprimeurs : il y a de tels problèmes d'approvisionnement de la matière première (à commencer par le papier, l'encre, la colle), que la profession est constamment exposée à mille aléas, mille fragilités et incertitudes, ce qui rend impossible l'accumulation du savoir-faire, et l'amélioration, et le perfectionnement, etc.

Alors, nous essayons de compenser avec défaillances du réseau avec les cafés littéraires, salons organisés par des associations, etc. c'est un maillage de secours, essentiel, vital même, qui nous sauve mais nous épuise aussi, car cela exige que l'éditeur paye de sa personne plus que raison, se rende lui-même en voiture au rendez-vous, transporte l'auteur et les livres dans sa voiture, arrive le matin, reparte le soir ; or, souvent, ce sont des destinations éloignées d'Alger. Ces initiatives citoyennes sont remarquables et contribuent à donner du sens à notre métier, car elles permettent la rencontre entre les lecteurs et les livres, mais tout ceci nous éloigne du « vrai » métier d'éditeur, cela nous fatigue et nous déconcentre, accompagner les textes, dans un bureau feutré propice à la concentration, devient une activité de plus en plus difficile à assurer. »

Les Salons du livre sont un rendez-vous majeur pour la littérature et ses accompagnements.

Barzakh est présente au SILA depuis 2000, quand il a été relancé après des années d'interruption à cause des années noires. On peut le considérer comme « un rituel incontournable ». Selma Hellal souligne ses avantages et ses inconvénients. D'abord avantage financier : « On y fait la moitié de notre chiffre d'affaires de l'année. » Il est le rendez-vous de la rentrée éditoriale. Les écrivains souhaitent tous que leur livre sorte à cette occasion, ce qui provoque une concentration et empêche d'étaler sur l'année les sorties et de consacrer aux œuvres un intérêt particulier. On les apprécie plutôt dans un ensemble, selon un effet de masse, ce qui est dommage.

Il est certain que le public est au rendez-vous : « lecteurs de toutes les régions du pays (ce qui révèle du reste, en creux, la défaillance du réseau de librairies et de distribution à l'échelle nationale). C'est un public nombreux, curieux, attentif, disponible, qu'il nous faut donc honorer. Nous nous y préparons des mois à l'avance, nous galvanisons notre énergie pour être à la hauteur de cette échéance, pour offrir le plus grand choix de nouveautés, en littérature mais aussi en essais.

On peut se réjouir que les citoyens du pays entier se déplacent pour ce rendez-vous qu'est le SILA et soient nombreux à acheter des livres, mais s'il y a un million de visiteurs au SILA, qu'est-ce que cela révèle en creux ? Cela met en exergue le fait qu'il n'y a pas d'autres rendez-vous internationaux autour du livre le reste de l'année. Et que les villes hors de la capitale sont lésées. Au SILA, nous rencontrons des gens de Ghardaïa, de Souk Ahras, d'Aïn Temouchent, bref, du pays entier. Mais ces personnes, qui font des kilomètres pour acheter des livres, qui consentent des sacrifices nombreux pour se déplacer jusqu'à la capitale et y séjourner 3 ou 4 jours, devraient pouvoir avoir accès au livre plus facilement. Ce qui serait plus juste et plus équilibré aussi, me semble-t-il, c'est que le SILA reste le rendez-vous extraordinaire, unique, qu'il est, mais que se multiplient de mini-salons nationaux et internationaux (pour que les livres du reste du monde pénètrent en Algérie circulent tout le long de l'année) à l'échelle des régions - des salons de proximité, qui permettent aux citoyens de jouir, toute l'année, du choix qui, aujourd'hui, hélas, s'offre à lui une fois par an seulement, et à Alger. L'affluence au SILA pose enfin, en creux, la question vitale, préoccupante, du très faible maillage du réseau de librairies sur le territoire national. La distribution : souvent je me dis que c'est par là que l'édition risque de périr dans ce pays.

Ce salon est, en fait, un épisode essentiel pour nous, un point de convergence de tous nos efforts, de nos désirs, de nos engagements. Il y a aussi quelque chose d'éminemment gratifiant à rencontrer le public, à lui parler, à échanger avec lui. On voit des visages, des sourires, on serre des mains, une chaleur humaine inédite circule. Comme je le disais récemment à une amie, nous sommes réellement impatients de rencontrer les lecteurs (venant des quatre coins du pays pour l'occasion !), tous ces anonymes qui, dans le miracle de la rencontre directe, nous redonnent énergie et courage, avec leurs compliments, leur motivation, leurs questions, leur fraîcheur. Le salon est un moment privilégié, il nous régénère, et redonne du sens à notre action ».

En octobre-novembre 2020 s'est tenu le 25^{ème} Salon du Livre international d'Alger (SILA). D'autres salons moins prestigieux sont organisés dans le pays. Notons que vient de se tenir ces 20-22 mai 2021, le 7^{ème} Salon du livre de Boudjima (commune de la wilaya de Tizi-Ouzou à 21 kms au nord-est), avec 37 maisons d'édition et la participation d'une centaine d'auteurs. A Paris, le Maghreb des livres a été, des années durant, un rendez-vous pour éditeurs, écrivains et lecteurs, avec la participation de nombreux éditeurs algériens : annulé en février 2020, il devrait se tenir en juillet 2021 si c'est autorisé dans le contexte épidémique.

CONCLUSION PROVISOIRE...

Ce panorama qu'il faudrait encore compléter montre que la fabrique de la littérature a toujours été une préoccupation des responsables politiques et des intellectuels en Algérie. Les premiers ont eu et ont à cœur de contrôler : comme tous les régimes autoritaires, il y a l'obsession de dessiner des voies « conformes aux valeurs nationales », définies de façon étroite et restrictive. Les seconds ont su plus ou moins bien slalomer entre surveillance d'en haut et désir de création en liberté et en innovation. Il faut dire aussi qu'en Algérie, l'édition de la littérature est étroitement dépendante de la question des langues qui n'est pas une question gérée dans la sérénité mais dans le conflit. Nous avons pu constater que les maisons

d'édition qui comptent aujourd'hui semblent plus libres sur cette question et éditent dans les deux ou trois langues.

Il est donc nécessaire, pour que le secteur s'épanouisse vraiment, de tourner le dos à une gestion de la culture et donc de l'édition littéraire faite de suspicion et de surveillance. L'autre point important est la gestion des subventions publiques : on voit ainsi à chaque anniversaire ou commémoration, des maisons d'édition éphémères qui bénéficient de subventions en avançant des projets qui correspondent à l'attente du pouvoir.

Toutefois, il faut souligner que plusieurs maisons d'édition recherchent et éditent des écrivaines et des écrivains dont l'imaginaire n'est pas assujéti à une attente formatée par le pouvoir : la littérature algérienne en français qui, jusque dans les années 2000, s'éditait hors d'Algérie et essentiellement en France, s'édite de plus en plus au pays. Pour ce faire, que les éditions soient soutenues par l'état, par des co-éditions, par des organismes internationaux, importe peu. L'essentiel est de voir se pérenniser ce domaine de la littérature. Cette fabrique de la littérature s'appuie aussi sur des maisons qui rééditent des classiques pour développer l'intérêt pour la littérature universelle.

La production a gagné en qualité et en quantité mais trop d'adjuvants à l'édition sont temporaires pour que les gains soient durables. Il faut assurer des formations au métier d'éditeur, développer les réseaux de distribution qui sont boiteux et souvent catastrophiques ; il faut recréer des circuits professionnels des métiers du livre.

Comme le dit l'éditeur Rachid Khettab : « L'édition a mal et ce mal s'est amplifié depuis la pandémie. Il y a un risque que cela fasse passer beaucoup de nos confrères à la trappe.

Le malaise qui sévissait au sein de l'édition était ancien, la crise sanitaire n'a fait que l'amplifier. Des efforts gigantesques sous forme de subventions publiques ont été alloués pour booster le secteur. Ils ont certainement donné vie au secteur mais ont produits aussi des "effets pervers" qui ont détourné ces efforts de leurs buts initiaux pour les orienter vers une captation des subventions à des fins qui ne travaillaient pas toujours pour une meilleure promotion de la chaîne du livre ».

Malgré les efforts des éditeurs que nous avons évoqués et qui ont réussi à constituer un public de lecteurs pour la littérature, les difficultés d'accès au livre rendent ce secteur éminemment fragile.

« Le lectorat est là, impossible à évaluer : jeune et avec un féroce appétit de découvrir le monde, estime Selma Hellal. Lectorat en arabe ou en français. L'affluence toujours croissante au SILA le prouve. Mais le livre reste malheureusement trop cher, c'est encore un luxe pour la plupart des gens. Et les habitudes ont changé : les gens ne vont plus en librairie (comme ils ne vont plus au cinéma). La tranche d'âge de ceux qui ont un vrai rapport à la littérature, qui font de la fréquentation de la librairie un rituel, est celle, minoritaire, qui a plus de cinquante ans, et plutôt francophone. Mais ce n'est pas la seule explication : l'offre en librairie (dont le pouvoir d'attraction est aussi beaucoup lié au livre importé, qui motive beaucoup) est pauvre et trop peu diversifiée. Par ailleurs ni la famille, ni la société dans son ensemble n'accorde de place, même symbolique, au livre, à l'exception du livre religieux. Et surtout : c'est l'école qui devrait préparer les lecteurs de demain. Tout se joue là, et c'est elle qui est en faillite. Nous ne sommes qu'un maillon négligeable dans ce cadre-là. [...] Et pourtant, lorsque Amin Zaoui, ou Rachid Boudjedra ou encore Mohamed Sari donnent des conférences dans des amphis d'une fac de Lettres, les salles sont comblées, bondées de jeunes femmes surtout, à 99% voilées. Et

tous et toutes, à la fin, achètent leurs livres, et se les font dédicacer. Voilà qui devrait nous faire méditer... »

Tout ce qui a existé et tout ce qui existe encore doit entretenir un certain espoir pour l'avenir en tablant sur le professionnalisme plus que sur l'amateurisme et l'éphémère et sur l'organisation de ce secteur non seulement dans l'aide à apporter à l'édition mais dans la création et la multiplication d'une pérennité de ce que nous avons nommé les adjutants à l'édition.

Quelques références bibliographiques

1991, Michel-Georges Bernard, *Les éditions de l'Orycte*, dans « Expressions algériennes », Impressions du Sud n° 27-28, Aix-en-Provence.

2 mars 2006, *La Dépêche de Kabylie*, B. Mouhoub, « Edition, ce parent pauvre de la culture »

27 février 2010, *El Watan*, Ameziane Ferhani, « Edition. Les dix ans de maison Barzakh. À l'enseigne du millénaire »

19 novembre 2011, *El Watan*, Hadj Miliani, « Etat des lieux. L'édition en Algérie: Nouveau panorama »

27 septembre 2012, *El Moudjahid*, « Les éditions Dar el Khettab : un défrichage de l'Histoire de la guerre de libération »

4 avril 2013, Rencontre à Toulouse, entretien de M-H. Samrakandi (*Horizons maghrébins*) avec Abderrahmane Bouchène

Août 2013, *Le Monde diplomatique*, Pierre Daum, « Editeurs et libraires en Algérie »

Décembre 2014 - Rencontre, « Lire les Méditerranées », Bibliothèque départementale des Bouches du Rhône. 1^{ère} partie, Littérature d'expression française produite en Algérie. Intervenants : éditeurs : INAS (Boussad Ouadi), Dalimen (S.Tabti), Dar Khettab (R. Khettab) - Libraires : A. Bouchène, S Mhand - écrivains : Leïla Hamoutène, Hajar Bali et Samir Toumi. Historiens : Malika Rahal, Daho Djerbal et Sadek Hadjerès.

31 janvier 2015, *El Watan*, « El Aniss et Universalia »

Tristan Leperlier, «Algérie Littérature/Action : une revue autonome dans la guerre civile ? », *ConTEXTES*, 2015, n°16.

2018, *Diacritik*, 11 octobre, Christiane Chaulet Achour, « Rentrée littéraire en Algérie : Maïssa et Amira-Géhanne Khalfallah : fiction carcérale et récit historique ».

2018, *Diacritik*, 14 décembre, Christiane Chaulet Achour, « Un regard de sociologue de la littérature sur les écrivains algériens des quinze années de conflit (1988-2003) - Libre échange entre une lecture et un auteur ».

8 octobre 2016, *Le Soir d'Algérie*, Brahim Taouchichet, « Entretien avec Rachid Khettab, écrivain-éditeur, "Un devoir de mémoire pour ces Européens d'Algérie" »

3 April 2017, *The Nation*, Alice Kaplan, « Algeria's New Imprint »

4 novembre 2017, *Le Magazine du Monde*, Charlotte Bozonet et Joan Tilouine, « Lettres d'Algérie »

22 octobre 2017, *Le Matin d'Algérie*, Ali Akika, « Sansal, Khadra, Daoud... loin de l'art de la tragédie! »

2018, Tristan Leperlier, *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, CNRS éditions, pp. 280-292.

27 octobre 2019, *Reporters*, Sihem Bounabi, « Sila 2019 : Une trentaine de nouveaux titres entre romans et essais historiques au stand de l'ENAG »

7 novembre 2019, *Le Monde Afrique*, Dorothée Myriam Kellou, « En Algérie, "l'édition devra aussi se remettre des années Bouteflika" »

23 février 2020, *Reporters*, Leïla Zaïmi, « Azeddine Guerfi, directeur des éditions Chihab : "Ecrire le Hirak, c'est écrire l'histoire de l'Algérie"»

30 juin 2020, *El Watan*, Iddir Nadir, « Amar Ingrachen, éditeur, auteur : "La majorité des chapelles veulent des livres qui les confortent dans leurs convictions" »

27 octobre 2020, *El Watan*, APS - Prix littéraire Mohammed Dib (1^{er} 7^{ème}) - Remise des distinctions aux lauréats.